

vérification des prophéties, et dans le salut des fidèles au milieu de ce désastre un affermissement des espérances, et, dans la destruction du temple, comme une nouvelle investiture donnée à l'Église.

Et cependant à ce triomphe de la foi se mêlaient les douleurs de la charité. La nouvelle Sion ne fut pas sans donner des larmes aux souffrances de la première. Un grand nombre de ses fidèles étaient nés dans le judaïsme et en gardaient encore les observances. Les saints de Jérusalem étaient dans toute l'Église l'objet d'une affection toute particulière. Même envers la synagogue déicide, incrédule, persécutrice, mais non encore ouvertement rejetée, une sorte de piété filiale se retrouvait parmi les chrétiens. Et quand Jérusalem tomba, cette effroyable chute inspira aux chrétiens une douleur pareille à celle qu'inspire, malgré tout, à une fille pieuse, la mort d'une mère même dénaturée.

On peut facilement s'en apercevoir quand on voit avec quels ménagements et avec quelle douceur les écrivains orthodoxes parlent aux Juifs convertis, qui au sein du christianisme restent encore attachés aux pratiques judaïques. Jérusalem est tombée, visiblement sortie de ses propres voies, visiblement condamnée par le Seigneur. Les pratiques judaïques au sein de l'Église n'ont plus de but ; tôt ou tard elles doivent disparaître. L'Église n'imitera pourtant pas ces hérésiarques qui s'éloignent du judaïsme jusqu'au point de

méconnaître la divinité de son passé ! Pleine de ce respect pour l'antiquité qui est propre aux grandes institutions, au lieu de rompre brusquement avec le judaïsme, elle tiendra, selon le mot des saints Pères, à enterrer la Synagogue avec honneur. Elle laissera les Juifs qui sont au milieu d'elle observer la circoncision, pourvu que la dignité du baptême n'en soit pas diminuée ; le sabbat, pourvu que le dimanche ne soit pas méconnu ; les œuvres de la loi, pourvu qu'ils ne mettent pas les œuvres de Moïse au-dessus de la foi du Christ. Elle les laissera libres, pourvu qu'eux-mêmes laissent libres les autres chrétiens et ne fassent pas un devoir pour tous de ce qui est la libre observance de quelques-uns.

Mais, en même temps, elle cherchera à les faire sortir doucement de cette voie stérile, en leur montrant quel en est le sens caché ; à les faire passer sans violence de la lettre de la loi telle qu'ils la pratiquent à l'esprit de la loi tel que le réalise le christianisme. Elle les initiera par ces interprétations à la loi chrétienne de liberté dont les habitudes serviles du pharisaïsme leur rendaient l'acceptation difficile. Du reste, cette sorte de version de la loi en un sens spirituel avait été pratiquée même par des Juifs. Aristobule et Philon, dans la synagogue encore debout, en avaient donné l'exemple. Dans l'Église, saint Paul en avait admirablement posé les bases. On continuait ce labeur, y employant parfois les pensées les plus hautes, quel-

quelques fois aussi des subtilités analogues au rabbinisme et les erreurs de la science populaire.

Une épître, attribuée, à tort peut-être, à saint Barnabé, mais digne en certaines choses d'une main apostolique, et écrite peu après la chute de Jérusalem¹, témoigne de ce pieux labeur. Elle cherche à consoler ces Juifs chrétiens qui pleurent la perte de Sion; elle cherche aussi à les détacher de ces minutieuses observations, signes de nationalité devenus plus chers à leur cœur depuis que la nation a péri. Il n'y a plus, dit-elle, de sacrifices au temple; mais le sacrifice vraiment divin dont les holocaustes n'étaient que l'image s'accomplit et s'accomplira toujours.—Pourquoi faire encore la distinction des viandes pures et impures? Observons-la dans son sens allégorique, c'est-à-dire évitons le contact du voluptueux qui nous est représenté par le pourreau, du cupide que figure l'épervier, de l'adultère dont l'hyène est l'image² (tout cela, il faut le dire, selon la

1. La date de cette épître peut s'induire du passage (voyez plus bas) qui mentionne la ruine du temple, et d'un autre (voyez ci-dessus, p. 234) qui me paraît contenir une allusion contemporaine au règne de Vespasien et de ses trois prédécesseurs éphémères. Cette épître est citée comme appartenant à saint Barnabé par saint Jérôme (*Vir. illust.*, 6, *in ezech.*, 45), Clément d'Alexandrie (*Strom.*, II, 6, 7, 15, 18; V, 8, 0) et Origène (*Principia*, III, 2; *in Celsum*, I, 63) où il la nomme Épître catholique. Mais cependant saint Jérôme la compte parmi les apocryphes, et Eusèbe en fait autant (*ἐν νόθοις*, *H. E.*, III, 25; VI, 14). Les critiques modernes croient à son antiquité, mais sans l'attribuer tous à saint Barnabé.

2. Ch. 7-10. Le texte grec original de la lettre de saint Barnabé a été retrouvé dans ces dernières années par Tischendorf.

zoologie populaire ou la zoologie des rabbins). — A quoi bon l'observation servile du sabbat? Le sabbat n'est que l'image de ce repos parfait qui, après le dernier avènement, sera donné aux élus. Alors, après les sept grands jours que doit durer le monde, le Seigneur entrera dans son repos le huitième jour, c'est-à-dire le premier jour d'un monde nouveau. Voilà pourquoi les chrétiens célèbrent le huitième jour, c'est-à-dire le premier jour de la semaine qui commence¹. — Tous les rites du judaïsme avaient un sens caché qui, en se montrant, les abroge. Le bouc émissaire était l'image du Christ²; le bâton garni de laine qui sert à jeter au peuple les cendres de la victime est une image de la croix; le serpent d'airain, les bras étendus de Moïse, en sont aussi des figures; le baptême est symbolisé dans vingt passages³.

Ces explications, sans doute, n'ont pas toutes la même valeur; mais elles ont toutes le même but: faire voir dans le judaïsme un vaste symbolisme dont le sens demeure, après que les symboles ont péri, plus dégagé et plus éclatant. « Les Juifs pareils aux gentils

1. Voir aussi saint Paul. *Hebr.*, IV, 4, 9.

2. *Nemo vos judicet in cibo, aut in potu, aut in parte diei festi, aut neomeniæ aut sabbatorum, quæ sunt umbra futurorum, corpus autem Christi.* *Col.*, II, 16, 17.

3. Voir Ep. Barnab., 11, 12. — Par suite d'explications alphabétiques dans le genre des rabbins, l'auteur trouve aussi une figure de la croix dans le nombre (318) des serviteurs qu'Abraham a fait circoncire (*Gen.*, XIV, 14; XVII, 23). Trois cent dix-huit s'écrivent en grec ΤΙΗ. Le T figure la croix, les deux autres lettres sont les initiales du nom de ΙΗΣΟΥΣ (ch. IX). Clément d'Alex.

avaient mis leur espérance en un temple matériel. Ils avaient cru enfermer la sainteté de Dieu dans un sanctuaire... Mais ce temple vient d'être détruit par leurs ennemis » ; et, conformément à la parole, « le temple sera rebâti par ceux-mêmes qui l'ont détruit », ces gentils qui ont renversé Jérusalem « vont à leur tour élever à Dieu son véritable temple, le temple spirituel » ¹. Tout périt donc, mais tout revit ; dans le sens extérieur et terrestre où l'entendait la synagogue, le mosaïsme est détruit ; dans le sens intérieur et céleste où l'entend l'Église, le mosaïsme revit. « Jacob a supplanté Ésaü. Dieu a fait comme le patriarche à qui on présentait ses petits-fils à bénir : il a croisé ses mains et donné à celui qui était à gauche les bénédictions de la droite, c'est-à-dire les plus abondantes ². » Le judaïsme rendu inutile « évacué » ³, comme le dit admirablement saint Paul, tombe après avoir porté son fruit, comme l'écorce qui se dessèche quand la noix, devenue mûre,

(*Stromat.*, VI, 11) fait la même remarque. Saint Justin, comme l'auteur de l'épître de saint Barnabé, donne de l'Ancien Testament bon nombre d'explications chrétiennes. Ainsi pour les histoires de Noé, Jacob, etc. *In Tryph.*, 138, 140 ; l'agneau rôti (la croix) ; l'oblation de la farine (l'eucharistie), 40, 41 ; les douze sonnettes du vêtement du grand-prêtre (les douze apôtres), la circoncision, 42, 43, etc.

1. Ep. Barn., 16.

2. Ep. Barn., 13.

3. *Legem mandatorum decretis evacuans* (Christus). Ephes., II, 15. *Evacuati estis in Christo qui in lege justificamini*. Gal., V, 4. *Si enim quod evacuatur* (i. e. lex) *per gloriam est* II Cor., III, 11.

en a été ôtée, comme l'œuf où l'oiseau a été couvé et qu'il brise pour éclore.

Et cependant (telle était la tolérante compassion de l'Église) les pratiques juives, l'abstinence des viandes, la circoncision, l'observation du sabbat, les néoménies, subsistèrent longtemps encore au milieu d'elle. Cent soixante ans après Notre-Seigneur, les Juifs chrétiens les pratiquaient toujours ¹. On leur demandait seulement de ne pas les imposer aux autres chrétiens. Tels étaient, vis-à-vis du judaïsme souffrant dans la synagogue ou converti dans le christianisme, l'attitude de l'Église et son miséricordieux triomphe.

Maintenant, vis-à-vis des hérésiarques et de cette nouvelle effusion de l'esprit de mensonge que les perturbations du monde avaient évoquée, que faisait l'Église ?

Contre ces novateurs, Dieu s'était réservé saint Jean. Il fit échapper miraculeusement le disciple bien-aimé au martyr de la porte Latine ; il le fit vivre près d'un siècle, pour que l'Église troublée pût s'adresser à lui. Quand les Ébionites et les Cérinthiens se mirent à nier l'humanité du Sauveur ; quand d'autres, en Asie, contestèrent la création du monde par la main de Dieu, les Églises de toute l'Asie députèrent au *vieillard*, comme on appelait ce dernier survivant des apôtres. Jean ordonna un jeûne et des prières ; puis, sous l'ins-

1. Saint Justin, *Dial. cum Tryphon.*, 46, 47.

piration divine, l'aigle évangélique, le fils du tonnerre (*Boanergès*) écrivit cette magnifique révélation des mystères divins : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Toutes choses ont été faites par lui ; et, sans lui, rien n'a été fait de ce qui a été fait... Et le Verbe a été fait chair et il a habité parmi nous ¹... » Plus tard, quand il faudra rassurer les fidèles troublés par de prétendues révélations de l'avenir, l'ange reviendra auprès de saint Jean dans son exil de Patmos, et, un jour de dimanche, dans une mystérieuse extase, lui fera entendre sa voix comme celle de la trompette ; il lui dévoilera cette magnifique et effrayante révélation qui termine, par le récit de la fin du monde, la collection biblique dont la création du monde forme le début ².

Ainsi les trente premières années du christianisme avaient donné au monde, avec les trois premiers Évangiles, les Épîtres de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jacques, premiers monuments écrits d'une foi qui s'était établie surtout par la parole. Et plus tard, pendant les trente années qui suivirent, la seconde génération chrétienne reçut d'en haut, dans les écrits de saint Jean et de saint Jude, pour combattre de nouvelles erreurs et calmer, après la chute de Jérusalem, de nouvelles angoisses, une nouvelle effusion de l'Esprit-Saint.

1. Voir Hieronym., *in Matth.*

2. Apoc., I, 9, 10.

Ces écrits en effet sont pleins du souvenir des hérétiques qui troublaient alors l'Église. Saint Jude écrit principalement contre les Nicolaïtes, ces hérétiques « livrés à la folie de leurs rêves, qui souillent la chair, qui méprisent la souveraineté, qui blasphèment la majesté » de Dieu ¹. Saint Jean, dans ses Épîtres, condamne surtout ceux qui, comme Ébion et Cérinthe, nient l'humanité du Christ, et veulent que son corps n'ait été qu'un fantôme. Dans son Évangile, il maintient, contre les judaïsants et les paganisants, à la fois l'humanité du Sauveur et sa divinité ².

Du reste, il discute peu ; saint Pierre, saint Paul, saint Jacques, discutent davantage. Au moment où saint Jean écrit, la tradition était déjà assez évidente, l'autorité de l'Église assez établie. La doctrine vraie avait été donnée aux chrétiens une fois pour toutes ; il n'y avait plus qu'à y demeurer : « Ceci est un commandement que vous marchiez dans la voie qui dès le principe vous a été enseignée... Celui qui se retire de cette voie et ne demeure pas dans cette doctrine du Christ n'a pas Dieu en lui ; celui qui demeure dans cette doctrine a en lui le Père et le Fils ³. » Le novateur était ainsi condamné par cela seul qu'il était novateur. Et, comme le danger était pressant, les chrétiens isolés, la séduction facile, la sentence était sévère : « Si quelqu'un

1. Jud., 8.

2. Hieronym., *in Matth.*

3. II Joan., 6, 9.

vient à vous et ne vous apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne lui dites pas : Salut. Celui qui lui dit : Salut, participe à son œuvre mauvaise ¹. »

Il suffisait donc aux apôtres d'opposer à l'hérésie deux choses, un témoignage et un jugement. Comme témoins, ils attestent que la vérité est tout autre : « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nos mains ont touché... » (la chair du Seigneur dont on nie la réalité) « la vie qui s'est manifestée à nous... nous l'attestons, nous l'annonçons... Qui est menteur, sinon celui qui nie que Jésus soit le Christ?... Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans la chair, est de Dieu ; et tout esprit qui détache Jésus » de la chair, « n'est pas de Dieu ; celui-là est l'Antechrist ². » Comme juges, ils réprouvent le docteur infidèle ; ils l'excluent de la société des saints : « Mes enfants, il a paru beaucoup d'antechrists. Ces hommes se disent apôtres, mais ne sont pas des apôtres... Beaucoup de séducteurs ont paru qui ne confessent pas que Jésus-Christ soit venu en la chair. Celui qui parle ainsi est un séducteur et un antechrist ³... Parmi nous se sont introduits quelques hommes dont la condamnation est depuis longtemps écrite, des impies... qui nient notre seul Maître et Seigneur Jésus-

1. II Joan., 10, 11.

2. I Joan., I, 1, 3 ; II, 22 ; IV, 1-4.

3. I Joan., II, 18. — Apoc., II, 2. — II Joan., 7.

Christ... Rappelez-vous les paroles qui vous ont été dites à l'avance par les apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vous disaient qu'au dernier jour viendront des imposteurs marchant selon leurs désirs dans les voies de l'impiété. Ce sont eux qui se séparent eux-mêmes » de l'Église, « sensuels, et qui n'ont pas l'esprit en eux ¹. »

C'est ainsi qu'entre les hérésies diverses et contradictoires qui l'attaquaient, l'Église restait inébranlable. Mille tombaient à sa gauche, et dix mille à sa droite ; mais le fléau de l'erreur n'approchait pas d'elle.

Restait cependant un point qui agitait la synagogue des Juifs et l'assemblée des fidèles, un point sur lequel les hérétiques de toute espèce semblaient faillir d'un commun accord et qui était pour ainsi dire le trouble commun de toutes les âmes. La pensée de la fin prochaine de ce monde agitait même les païens. Lorsque, quelques années plus tard, la première éruption historique du Vésuve couvrit la Campanie de cendres et de ténèbres, on redouta de nouveau cette nuit éternelle qu'on avait redoutée du temps de César. Un grand nombre, dit Pline, levaient les mains vers les dieux ; d'autres prétendaient qu'il n'y avait plus de dieux et que c'était pour le monde la dernière nuit ².

1. Jud., 4, 17-19.

2. Pline, Ep., VI, 16-20. — Xiphil., LXVI, 23.

Et, de plus, comme je l'ai dit, cette commune attente était fortifiée chez les Juifs par la pensée d'une vengeance divine sur Rome leur ennemie, chez les chrétiens par les espérances du règne du Christ et de la céleste Sion.

Il faut comprendre du reste en quel sens cette préoccupation devait être particulièrement puissante sur les chrétiens de cette époque. La félicité de l'âme bienheureuse dès le jour où il lui sera permis d'apparaître devant Dieu, telle est aujourd'hui l'idée qui domine le chrétien dans ses vœux et dans ses pieuses espérances. Il n'a pas de peine à dégager par la pensée son âme de son corps, et à la voir paisible et glorieuse auprès de Dieu, tandis que ses membres achèveront de se dissoudre dans le tombeau. Les chrétiens d'alors entraient peut-être un peu moins aisément dans cette pensée. Leur éducation première avait été peu métaphysique ; ni les philosophes de la Grèce, ni les rabbins juifs, si toutefois ces maîtres avaient contribué à former leur enfance, ne les avaient doués de cette facilité d'abstraction qui sépare aisément l'âme des membres, ce qui est idée de ce qui est corps. Leurs langues mêmes, plus concrètes que les langues modernes, se prêtaient mal à ces distinctions. La félicité qu'ils se plaisaient davantage à envisager, c'était la félicité de l'homme tout entier, de l'homme ressuscité ; le jour qu'appelait leur espérance, c'était le jour prochain, ils aimaient à se le dire, où la vie rentrerait dans ces os

desséchés, où l'âme et le corps se réuniraient après la courte séparation du tombeau.

Je l'ai dit aussi, le spectacle du martyr fortifiait encore cette tendance. La pensée de la résurrection soutenait le courage des confesseurs. Ils souriaient avec joie au sein des tortures, en se disant que, de cette chair brisée, rompue, déchiquetée par le bourreau, pas un atome ne périrait ; et que, l'homme tout entier ayant souffert sur la terre, l'homme tout entier reflleurirait glorieux dans l'éternité. Ils se raillaient de ces tyrans, incapables de leur ravir, si ce n'est pour un jour, une parcelle de leur chair ou un cheveu de leur tête. C'est là ce qui explique l'importance si grande donnée dans la controverse contre les païens, au dogme de la résurrection de la chair. C'est par lui qu'on encourageait les âmes, qu'on faisait honte au paganisme, que l'on confondait les philosophes, que l'on défiait les persécuteurs.

Mais on comprend alors que le jour de la résurrection fût, pour certaines âmes, l'objet d'une héroïque impatience. C'était le jour qui devait justifier les martyrs, confondre les bourreaux, honorer à la fois et ces âmes qui avaient sacrifié leurs corps pour Dieu et ces corps qui avaient souffert pour lui. C'était le jour du triomphe où la guerre serait enfin terminée, où serait enfin jugé le procès qui se débattait entre le christianisme et le paganisme sur les bûchers et les chevalets. Le chrétien, qui payait de sa chair et de ses membres,

n'attendait sa complète rétribution que pour le moment où sa chair et ses membres, eux aussi, seraient glorifiés. Ne nous étonnons pas si ce jour, le second avènement du Christ, le règne de Dieu, la Jérusalem céleste, étaient ardemment désirés, et chaque soir, dirai-je volontiers, attendus pour le lendemain.

A cette attente souvent impatiente, nous avons dit (t. I, p. 24 et s.) quelle avait été la réponse de saint Pierre et de saint Paul. Lorsque l'hérésie de Cérinthe introduisit l'idée d'un règne de mille ans sur la terre, et d'un règne où les voluptés corporelles auraient leur part, les révélations de Patmos furent la réponse du Saint-Esprit et de l'Église. Nous n'avons pas à nous arrêter longtemps ici sur ce livre, postérieur de plus de vingt ans à l'époque que nous traitons. Mais néanmoins nous pouvons y lire en un seul mot la réponse aux inquiétudes qui agitaient tant de chrétiens.

L'apôtre y parle en effet de la chute de Rome, des prodiges des derniers jours, de la Jérusalem nouvelle, toutes choses que l'imagination hâtive de bien des chrétiens réunissait en un même temps ; il dit même que tout cela aura lieu *bientôt*¹, parce que pour Dieu tous les temps sont courts. Mais il indique aussi que, si l'on compte selon la mesure humaine, il faut s'attendre à des délais : « Je vis sous l'autel les âmes de ceux qui ont donné leur vie pour la parole de Dieu et

1. Apoc., I, 1.

pour lui rendre témoignage. Et ils jetaient un grand cri en disant : « Seigneur, qui êtes saint et véritable, « jusqu'à quand différerez-vous à faire justice et à « venger notre sang de ceux qui habitent sur la « terre ? » Et on leur donna à chacun une robe blanche. Il leur fut dit qu'ils attendissent en repos encore un peu de temps, jusqu'à ce que fut complété le nombre de ceux qui servaient Dieu comme eux et celui de leurs frères qui devaient souffrir la mort aussi bien qu'eux¹. » Il y avait donc un délai, un temps d'attente, un ajournement dont l'homme ne pouvait avoir la mesure.

Grâce à ces enseignements, l'attente devenait moins pressée sans être moins vigilante. Le chrétien sut toujours le Christ à la porte et prêt à frapper. Sans se désespérer de ne pas le voir encore, il n'oublia pas non plus son approche. La préoccupation de la fin des temps resta, moins inquiète, moins impatiente, mais toujours utile et salutaire ; tenant les âmes en éveil, à la pensée de cette heure qui pouvait tarder, mais qui pouvait être imminente ; que les apôtres n'avaient pas sue, que les anges ignoraient, et dont le Père céleste garde seul le secret.

Mais, du reste, les impatiences de quelques-uns, les rêveries de Cérinthe, se reproduisirent assez souvent. Cette idée d'un règne de mille ans du Christ sur

1. Apoc., VI, 9, 10, 11.